

I

— Je viens de la part de Fangio, je répète, et le type continue à me fixer sans rien dire.

Il a les coudes plantés sur le zinc et il boit un truc transparent dans un petit verre qu'il serre entre ses doigts. Pendant que je lui parle, pendant que je répète la même phrase, il me regarde sans bouger, en tournant juste un peu la tête. Ce qui lui prend une seconde. Toutes les autres secondes, nombreuses en fait, le type se comporte comme si je n'étais pas là, à moins d'un mètre, en train de lui expliquer que je viens de la part de Fangio.

— C'est lui qui m'envoie. Il m'a dit de venir vous voir.

Cette fois, il dit sans même tourner la tête vers moi :

— T'es qui ?

— Je suis Nene.

Le type, alors, fait un geste vague de la main, comme ça. Puis il sort de la poche de son pantalon un téléphone portable de la taille d'une grosse blatte et se met à parler sans attendre. Je me fais à l'idée que tout ça, surtout le geste vague de la main, signifie que je dois attendre, en la fermant, que j'attende ici, bien sagement. Je ne sais pas ce que je dois attendre, ni qui je dois attendre, mais je le fais sans dire un mot, plongé dans un silence plus ou moins absurde, lâche et ridicule.

D'un seul coup, je suis devenu monsieur Muet. Je me suis transformé.

Depuis que je travaille pour Fangio, je veux dire depuis que je fais ce qu'il me dit de faire, j'ai appris beaucoup de choses. Des bonnes et des moins bonnes. Mais c'est curieux comme toutes ces choses, les mauvaises et les moins mauvaises, les correctes et les indésirables, les rêvées, les insupportables, celles que nous ne devrions jamais avouer et celles que l'on nous oblige à confesser, c'est curieux comme toutes ces choses possèdent un élément commun. Et cet élément, c'est l'attente. Savoir se contenir et dominer ses élans, être toujours monsieur Muet, n'avoir ni langue ni oreilles ni même d'yeux et encore moins être pressé ou impatient. Juste savoir attendre. C'est le plus important.

Ce soir, j'ai décidé d'être prudent et d'attendre. De résister à mon envie de prendre mon téléphone et de composer le numéro de Pipo pour lui dire comme dans un soupir que le Chanteur m'a appelé cette nuit de Buenos Aires pour me dire que Basilio a été hospitalisé d'urgence, que ses

poumons sont en fin de course, que son état est grave et que c'est ton frère, Pipo, arrête, che.

Mais j'ai été prudent : je n'ai pas appelé.

Je me suis réfugié derrière l'excuse qu'il était trop tard, qu'il valait mieux attendre demain ou jamais. Jamais, c'est mieux. Faible et molle habitude que celle de chercher des excuses. Mais pour ce qui était de l'heure, c'était vrai : gêner, interrompre, casser les pieds ; des mots plus qu'interdits sous le toit de la villa de Majadahonda. Je sais que Pipo et Rojita se couchent de bonne heure : c'est un couple merveilleux et un peu idéaliste, un couple d'une autre époque, un homme et une femme faits dans le même moule et pour la même et tendre fin. Parfois, j'ai l'impression qu'ils me traitent comme si j'étais leur fils. Comme le fils qu'ils n'ont jamais eu.

Je tourne la tête à la recherche d'un point où accrocher mon regard pour oublier les poumons de Basilio et retrouver la lucidité que demande mon travail. Bien sûr, pendant que le type est au téléphone, je n'entends absolument rien de ce qu'il dit car, en fait, il ne dit rien. Il écoute, il acquiesce de temps en temps ou il me regarde ou regarde ailleurs. Moi aussi, je regarde ailleurs et je me dis que je me suis

peut-être trompé de type ou de bar ou d'heure. Pourtant, tout coïncide : l'heure est bien l'heure indiquée, le bar est bien le rade crade et moche dans lequel je suis venu une fois avec Angie, quand nous suivions la piste de l'Antillais des cartes de crédit. Et le type aux cheveux gris accoudé au bar, le regard torve et une cicatrice lui barrant la joue qu'il cache stratégiquement avec son portable, c'est le Loup. Je ne l'avais jamais vu en personne, mais c'est lui.

Au bout du zinc, au fond, juste au-dessus de la tête du Loup, il y a un téléviseur accroché au mur. Le téléviseur est allumé mais ne fait presque pas de bruit. Entre le téléviseur et le comptoir, collé très haut sur le mur, il y a un poster, de ceux qu'on détache du milieu d'un magazine, représentant l'équipe de l'Atletico de Madrid. Je pense que c'est la photo de l'année du doublé. Je cherche la tête de Simeone mais, depuis l'endroit où je suis, compte tenu de mon angle de vue et la distance qu'il y a entre le poster et moi, toutes les têtes sont les mêmes.

Le Loup m'observe (tout en écoutant, le téléphone collé à l'oreille, la main et le bras occultant la cicatrice) et je m'applique à regarder ailleurs. Et à attendre.

Mon regard rencontre la clarté d'une fenêtre. Il y a deux grandes fenêtres dans la pièce, et une demi-douzaine de tables éparpillées dans la salle. La lumière du matin n'arrive pas à éclairer le local car les fenêtres ne doivent pas donner sur l'est, ou alors parce que l'Est se cache bien au-delà de la ville et de l'hiver. La lumière des néons se confond, se mélange avec je ne sais quoi : ce n'est pas une lumière mais quelque chose de secret et de morne qui évoque un souvenir. Assis à une table, celle qui est près de l'une

des fenêtres, un vieil homme feuillette son journal. Il porte un béret qu'il n'a pas enlevé et qu'il n'enlèvera sûrement jamais. Une canne est appuyée à côté de lui. Les autres chaises sont inoccupées. Il n'y a personne non plus au comptoir. Tout à l'heure, il y avait un petit homme silencieux qui rangeait des tasses, des assiettes et des couverts sur le comptoir, mais il a disparu derrière une porte qui n'est pas une porte mais une ouverture dissimulée derrière des centaines de lanières en plastique qui font office de rideau. Au-dessus de ce passage qu'on va appeler porte, trône une caricature de Bob Marley dans un cadre sans verre. Il y a aussi d'autres portraits sur les pans de mur entre les fenêtres, mais je n'arrive pas à voir qui c'est. Il y en a un qui, vu la dimension de la bouche ou de la langue, pourrait bien être Mick Jagger. Pourrait, je n'en suis pas sûr. Si c'est Mick Jagger, comme celui de la porte ne peut être que Bob Marley, il y a des chances que tous les autres soient aussi des chanteurs. Ces deux-là, Bob Dylan et Elvis Presley. L'autre ; je ne vois pas qui est l'autre. Il y en a plein. Je pense à Miguel Abuelo¹ et je me remémore la chanson de Calamaro : un hommage rare, par son rythme et par son intention, par sa force, à la nostalgie de ce qui ne peut plus être. Miguel est fort et je suis *abuelo* grâce à lui, dit Calamaro montrant son âme ou les déchirures de sa nostalgie. Je me demande si ceux qui sont accrochés là sur le mur sont vraiment tous chanteurs ou musiciens. Mon regard se promène à la recherche d'autres choses : je vois une vieille radio, un distributeur de préservatifs et un distributeur de cigarettes sur lequel sont appuyés deux balais. Avant de venir à Madrid, je travaillais dans une fabrique de balais, au contrôle de qualité. Quand je dis fabrique, je parle d'un hangar sordide et plus ou moins abandonné dans un terrain vague de la zone de Avellaneda, un entrepôt improvisé dans lequel on grillait comme des poulets en été et, en hiver, ce n'est même pas la peine que j'en parle tellement le froid était omniprésent. Mon boulot consistait à contrôler que le produit final soit parfaitement assemblé et puisse servir à ce pour quoi il avait été conçu, c'est-à-dire à balayer. À propos de l'assemblage, il ne s'agit pas d'une pauvre blague : il fallait vraiment vérifier que le balai avait bien une forme de balai et que les brins de paille, quand on faisait bouger le manche, ne s'échappaient pas. En tout, nous étions cinq employés, trois vieilles, un estropié dont le nom, le prénom et le surnom étaient Zabala, et moi. Et le patron, lui aussi un peu estropié, mais que sa position de chef mettait à l'abri des moqueries. Tout au moins entre nous. Parce qu'il employait ce bon à rien de Zabala, le gouvernement lui donnait quelque chose en échange. Nous étions au courant, y compris Zabala lui-même qui, après tout, était celui qui montrait le plus de bonne volonté. C'est pour cela, ou parce que le gouvernement lui donnerait un peu plus, que lorsque je suis parti pour aller vivre à Madrid, mon chef a donné mon poste de contrôleur de qualité à Zabala. La fabrique n'était pas destinée à la démolition, elle était

¹ Miguel Abuelo, pionnier du rock argentin né en 1946, leader du groupe « Los Abuelos de la Nada » (Les Grands-pères du Rien).

née déjà démolie. Parfois, je me dis que je n'ai jamais travaillé dans ce taudis, que ce n'était qu'un mauvais rêve, quelque chose qui ne peut arriver à personne. Les balais appuyés contre le distributeur de cigarettes ne ressemblent pas à ceux que j'inspectais à Buenos Aires, leurs brosses sont plutôt faites avec des crins souples, avec des poils d'animaux ou des fibres synthétiques. Ceux de la fabrique d'Avellaneda étaient des balais d'avant, de ceux dont ma grand-mère se servait avant que la maladie ne la cloue dans son lit jusqu'à sa mort. Personne n'utilise plus ces balais et personne ne les fabrique plus, c'est pour cela que mon patron était ruiné et qu'il a été soulagé quand je lui ai annoncé que je partais. Je marche vers les balais, je regarde le distributeur de capotes : un euro chacune. Je déambule entre les tables, le vieux est en train de lire un de ces gratuits qu'on distribue dans le métro ou aux arrêts de bus. Il n'y a pas de serveur. Il fait froid et l'air sent la friture ou le graillon, ça dépend de quel côté on respire.

Je me retourne vers le Loup, la main qui tient le téléphone cache la balafre, les frustrations, les échecs et les ambitions qui hurlent sous cette cicatrice. Le tabouret où il est assis. Je regarde ses chaussures, des mocassins marron bien cirés. Je ne sais pas quoi faire. Je me retourne et je vois le vieux. Le vieux me regarde par-dessus les montures de ses lunettes puis retourne à son journal. Je me dis que son béret le protège.

J'écarte une chaise de la table et je m'assieds.

Attendre donne toujours de bons résultats.

J'allume une cigarette, je m'appuie au dossier de la chaise. J'ai donné rendez-vous à Angie à midi à la station Gran Via y Montera. Elle va venir me retrouver là et nous irons dans un de ces cafés secrets dont elle seule connaît le chemin. Nous avons beaucoup de choses à discuter tous les deux et personne ne doit savoir où nous allons, où nous nous retrouvons, où nous irons après. Moi-même, je ne le sais pas. Même Fangio ne le sait pas, ce qui n'est pas rien.

Sur l'écran du téléviseur, une publicité se termine, suivie par une autre. Celle qui commence est celle d'une compagnie d'assurance qui n'a pas de succursale, ni pignon sur rue, mais qui, d'après ce qui est affirmé, te fait cadeau des cotisations ou te facture bien moins que les autres. Je me demande s'il reste encore un chrétien sur la face de la Terre qui croit encore qu'une compagnie d'assurance puisse offrir quoi que ce soit. De toute façon, qui peut nous assurer quoi que ce soit dans ce monde éphémère et virtuel dans lequel nous vivons. La sécurité est, elle aussi, devenue fugace. Un coffre-fort n'est plus un coffre-fort. Houdini, en avance sur son temps, serait aujourd'hui au chômage, produisant son spectacle sur des scènes minables. Les illusionnistes et les prestidigitateurs et les magiciens sont devenus aujourd'hui obsolètes, vu que, pour ce qui est des abracadabras, les banquiers ont gagné la Coupe du monde. Quoi de plus sûr qu'une banque ? Le problème, c'est qu'un jour tu vas à ta banque et il n'y a plus de banque, elle s'est volatilisée, me disait Basilio, et il avait raison. Quand je repense à

ce que me disait Basilio, je n'arrive pas à croire qu'il existe encore des gens qui puissent confier leurs économies au bon vouloir d'une poignée de banquiers. Basilio vit en Argentine, mais ce n'est pas une excuse ni une raison, parce qu'un jour, l'Argentine a été un pays comme n'importe quel autre.

Le type qui est derrière le bar sort de sa grotte, celle cachée derrière les rubans de plastique, il longe le zinc, prend une bouteille sur les étagères et reste de dos, la tête baissée, faisant quelque chose avec ses mains que je n'arrive pas à distinguer depuis l'endroit où je suis assis. Je n'aperçois que la moitié de son corps, au type. Le Loup, lui, je le vois en entier, assis sur son tabouret, sa blatte toujours collée à l'oreille, en train de parler ou d'écouter. D'écouter plutôt.

Je fume et j'examine mes mains.

Les doigts, les ongles.

Le vieux au béret tousse.

Je pense à Angie quand elle a sa tête de mal réveillée. Le matin elle est de mauvaise humeur et parle à peine. Je suis un peu inquiet pour le gamin que j'ai ramené le mois dernier de Saint-Domingue. Le Tordu s'est fait prendre et il va aller en taule. Peut-être même qu'ils vont l'expulser. Avant de partir pour la République Dominicaine, je suis allé boire un verre avec Pipo et il m'a dit de faire attention avec les gamins parce qu'au moindre faux pas tu peux te trouver dans de sales draps. Qui sait.

Une fille entre dans le bar. Une rousse. Elle porte un long manteau noir et dans la main un cartable qu'elle tient contre sa poitrine. Ça pourrait être Angie avec une de ces perruques qu'elle porte pour ses missions. La rousse s'approche de la table vide qui se trouve près de l'une des fenêtres. À l'autre table, il y a le vieux. Si je me tourne un peu vers la droite, je peux voir le visage de la fille à moitié caché sous une mèche rousse.

Je le fais.

Ce n'est pas Angie.

Et en la regardant bien, elle ne lui ressemble même pas. Pas même avec la pire perruque du monde, la plus nulle et la plus craignos.

La rousse enlève son écharpe et son manteau. Pose le tout sur le dossier de la chaise. Se frotte les mains. Je pense bêtement au mouvement des mouches quand elles sont posées, et peut-être sur le point de s'envoler. Je ne sais pas si les mouches ont des mains mais la rousse, dans sa hâte à se débarrasser du froid de la rue, fait le même geste ; je me réfère à la vitesse avec laquelle elle se frotte les mains, à la contraction de ses épaules et de son âme. Elle regarde à présent vers le bar et ouvre un dossier d'où elle extrait des feuillets et des papiers de couleur verte qu'elle tapote et pose sur la table. Elle note quelque chose avec un bic. Ce n'est pas Angie. Angie ressemble à toutes les femmes de Madrid, parce que Angie peut se transformer en n'importe quelle femme qui vit et se promène dans n'importe quelle ville. C'est pour cette raison qu'elle travaille avec Fangio.

Et c'est pour cette raison, aussi, que je peux la confondre avec n'importe quelle gonzesse.

Le petit homme sort de derrière le comptoir et se dirige directement vers la table où s'est assise la rousse qui n'arrête pas de noter des choses sur ses feuillets. Ce n'est plus une mouche, et même s'il lui manque beaucoup pour être un papillon, elle sourit et a l'air jolie. Mais son sourire ne sert qu'à demander un café au lait et quelque chose aussi que je n'ai pas entendu clairement. Le nain silencieux retourne derrière le bar. Je l'observe, il marche en pensant à des choses concrètes, en traînant les pieds et le regard ; il pense peut-être au café au lait que lui a demandé la rousse et à son sourire d'insecte, ou à autre chose. Il pense peut-être au putain de jour où l'Atletico de Madrid va enfin refaire le doublé. Mick Jagger et Bob Marley ne connaissent pas la réponse, et c'est pour ça que sur leurs caricatures, ils sourient avec tant d'ironie. Je ne sais pas qui m'a dit que Jagger ne s'intéresse pas au foot et qu'il n'en prononce même pas le nom.

La machine à café commence à faire du bruit. Un bruit agaçant qui rompt l'harmonie de la matinée. Je ne l'avais pas encore vue mais, à côté de la machine, il y a une affiche jaunie de Manolete : posture cambrée de torero, cape, épée, des guillemets entourant son nom, lettres noires sur la plaza andalouse de Linares. La machine à café insiste et je remarque que le Loup bouche son autre oreille avec l'index. Il bouge. Descend du tabouret. Il est énervé, le Loup. Ça se voit qu'il est énervé, et maintenant qu'il marche vers la porte au-dessus de laquelle il y a Bob Marley et ses dreads soulevées par quelque brise jamaïcaine, je découvre qu'en plus de sa cicatrice et de son sale caractère, le Loup boîte. Il a une jambe en mauvais état, m'avait dit Angie. Mais en le regardant, je me dis qu'il n'y a pas de quoi en faire un plat.

La rousse, sa tasse de café au lait aux lèvres, me regarde. Du bref coup d'œil échangé, je me souviens des yeux clairs, l'un d'eux légèrement décentré, et aussi du contraste de l'ombre de ses sourcils sur la blancheur du visage. Je ne sais pas pourquoi je me suis arrêté sur ce détail. Quand je la regarde à nouveau, elle fait semblant de regarder la télévision. Je fais comme elle. Le Loup est entré dans la grotte. Comment s'appellent les grottes où vivent les loups ? Ont-elles un nom spécifique, comme l'habitat des souris, ou sont-elles simplement des terriers, des trous, des nids, des repaires, des tanières ? Je me perds dans le marais de la question. Je fume. Sur l'écran du téléviseur, je vois tomber la pluie dans une publicité pour Renault. Il pleut sur une ville étrange, une ville qui n'est aucune ville, et qui pourtant en possède le charme. Il pleut sur une Mégane qui se déplace avec souplesse à travers des petites rues pavées, prend subitement un tournant puis un autre et un autre. J'ai la sensation que quelque chose, je ne sais quoi, est trop bien synchronisé. Il y a des murs en ruines, des portes condamnées et des tourelles surmontées de gargouilles sinistres. Et il y a une femme. La Mégane et une femme. Une femme à l'air sage, qui court, qui fuit et désire, qui regarde derrière elle sans cesser de fuir, sans abandonner son désir qui

est peut-être le véritable moteur de sa fuite. Il pleut ou il a plu. Il n'y a pas de ciel pour s'en assurer. Il n'y a jamais de ciel pour confirmer quoi que ce soit : il y a la Mégane et la femme. La femme, sa robe blanche d'une autre époque. La Mégane a les vitres teintées comme dans toutes les publicités pour voitures.

Un jour, Basilio s'est mis à discuter à propos des publicités pour voitures. Je crois que nous étions au café de l'Odéon, à Flores. Je crois que le Chanteur était avec nous et je crois me rappeler que la discussion a commencé parce que le

beau-frère du Chanteur n'avait pas encore reçu la Spazio flambant neuve qu'il avait payée d'avance ou qu'il avait gagnée dans un tirage au sort mensuel organisé par Fiat et dont il avait payé plusieurs mensualités par avance. Et Basilio a commencé à discuter. Discuter, bien sûr, c'est une façon de parler. Basilio ne discutait pas, il disait ce qu'il pensait et je doute que personne n'ait jamais osé lui opposer le moindre mais. Le conducteur ne compte pas, disait-il, il ne m'intéresse pas, il n'y a pas de conducteur, il y a une super bagnole proposée par le concessionnaire officiel le plus proche de ton domicile. C'est ce qu'il disait.

Ce n'est pas bien que je parle de Basilio au passé comme s'il était mort. Le problème, c'est peut-être ma relation avec Pipo à Madrid. Basilio et Pipo sont plus que frères : ils sont jumeaux. Mais ils sont brouillés à mort. Il y a trente-cinq ans qu'ils ne se parlent plus. Bien avant que Pipo soit venu vivre à Madrid. Moi, je suis là parce qu'il m'a donné un coup de main et m'a logé chez lui jusqu'à ce que je trouve un boulot. C'est même lui qui est venu me chercher à l'aéroport, cette lointaine matinée de mai. Si je ferme les yeux, je peux encore revoir la tête de Basilio en apprenant que je partais et que j'allais me retrouver chez son frère, rien que ça. Je n'arrive pas à comprendre les raisons d'une brouille aussi violente. Aucun des deux n'a jamais voulu me dire ce qui s'était passé entre eux, si bien que je suis repoussé par l'un à peine je prononce ou évoque le nom de l'autre.

Je contemple à nouveau mes mains derrière la fumée de ma cigarette.

Au bout d'un moment, le Loup sort de la grotte aux rubans de plastique et m'appelle d'un signe. Il n'a plus la blatte collée à l'oreille. Ni dans sa main. Je m'approche du bar comme je m'en suis approché lorsque je suis entré dans le café et que je l'ai aperçu de dos. J'ai l'impression que ça s'est passé il y a mille ans.

Je m'arrête à côté de lui et je ne dis pas un mot.

— Alors tu es Nene. L'Argentin.

Comme je ne sais toujours pas quoi lui répondre, je reste muet. Le Loup marque une pause, avale d'un coup le liquide transparent qui restait dans le verre, le garde un moment dans la bouche et me passe le bras sur l'épaule. J'écoute le petit bruit que fait sa gorge quand il avale. Et quand il ouvre la bouche pour me parler, j'ai la certitude que tous les démons éthyliques du monde habitent dans son estomac. Je retiens ma respiration et

je le regarde en tournant imperceptiblement la tête. Le Loup s'en rend compte et referme la bouche. Il ne me paraît ni opportun ni raisonnable de contrarier ou de jouer les délicats par rapport aux odeurs qui sortent de la gueule d'un loup surtout si le loup t'a à l'œil et à portée de main.

— À quinze ans, je déjeunais au Patxaran², m'informe-t-il en enlevant son bras de mon épaule.

Je bafouille n'importe quoi. Je mens dans un murmure en me demandant comment quelqu'un peut sentir aussi mauvais.

J'ignore s'il sait que je sais qu'on l'appelle le Loup et que l'une des raisons de ce surnom vient du fait qu'il est le plus grand trafiquant de filles de Madrid et des environs. Ça, il doit le savoir.

— Voyons voir, dit-il.

Mais il n'ajoute rien d'autre.

Fangio a une espèce d'agence d'interim, si l'on peut dire. Sans contrat de travail, sans charges sociales, sans convention collective ni feuille de paie. Tout ça c'est du vent pour Fangio. Rien et moins que rien. Il n'y a pas de syndicats, il n'y a pas de patronat, il n'y a pas de primes ni de travail à mi-temps ou à plein temps. Personne ne pointe, parce qu'il n'y a pas d'horaires. La pointeuse, je veux dire les heures de travail que n'importe quel citoyen effectue, n'existe pas. N'a jamais existé. Quelqu'un commande quelque chose et Fangio s'en charge. Il n'y a personne au milieu de tout ça, il est le seul intermédiaire. Et même si parfois on peut avoir l'impression qu'il dépend de quelqu'un d'autre, je suis sûr qu'il laisse croire ça pour brouiller les pistes, ou pour se couvrir quand il t'envoie sur un coup compliqué, quand il te dit qu'il faut faire ça ou ça. Comme un évier où se laver les mains de temps en temps. L'agence lui appartient, c'est certain, et il dispose d'une équipe recrutée selon les critères les plus stricts et des modes de sélection connus de lui seul. Il y a des gens que je n'ai vus qu'une seule fois, qui ont effectué un travail donné et dont on a plus jamais vu la trace. Il y en a un qui a été trop bavard et qui a été éliminé. C'est ce qu'on dit, je ne sais pas si c'est vrai. Peut-être bien que ces bruits font partie du bordel incontournable dans lequel évolue l'agence. Je ne sais pas non plus selon quels critères il choisit de confier une commande, une mission, un travail à Untel ou Untel. Je crois que lui non plus ne le sait pas. Au vu de la quantité de commandes qu'il gère, sans compter celles qu'il refuse ou annule, il doit être apprécié.

— Voyons voir, répète le Loup.

Et il se décide à me regarder. Il m'observe pendant un moment, me scrute comme pour s'assurer que je suis bien à son entière disposition. La cicatrice qui barre sa joue gauche est plus grande et plus profonde qu'elle paraît ou qu'elle m'a paru quand je suis entré et que je l'ai vu et que j'ai senti qu'il n'était pas sûr que je sois l'envoyé de Fangio.

— J' imagine que ton imbécile de chef t'a expliqué.

² Patxaran, liqueur du Pays basque fabriquée à partir de la macération de prunelles sauvages.

Je fais oui de la tête.

— Un peu, je lui dis.

Fangio se charge toujours de nous donner quelques éléments, quelques pistes ou quelques détails concernant les boulots dont il nous charge. S'il ne le fait pas lui-même, il en laisse le soin à Angie, qui est en quelque sorte son bras droit. Quand il s'agit de vieux clients, il te permet même de voir la fiche du type en question. Bien que voir la fiche, ou plutôt que Fangio ou Angie sorte la fiche du fichier et te la montre, ça n'arrive pas tous les jours. Le plus courant, c'est que Fangio te fasse venir dans son bureau, qu'il allume un de ces cigares puants qu'il fume jour et nuit, qu'il te demande de l'écouter avec attention, et, quand il te sent attentif, qu'il te balance son discours d'un trait. Sans se presser. S'il s'agit d'un client nouveau ou mystérieux, il consulte, tout en te parlant, le bloc-notes couvert de gribouillages qu'il a devant lui. Histoire de se rafraîchir la mémoire. C'est Angie qui écrit ce qu'il y a sur le bloc-notes, lui ne fait que des pâtés ou des ratures ou profère des jurons quand il ne comprend pas ce qu'il y a de noté sur le papier. Mais toujours, que ce soit de vive voix ou par écrit, Fangio ou Angie, ou les deux ensemble selon l'importance du cas, te rencardent sur le programme, sur ce qu'il va falloir faire. Ce que personne ne doit savoir ni même soupçonner ou supposer, ce qu'il faut exiger ou payer ou faire payer, ce qu'il faut vérifier, qui il faut suivre ou espionner jusque dans son sommeil ou même dans ses parties de baise, à qui il faut faire peur, qui intercepter, prévenir, embrouiller ou convaincre, qui doubler, dénoncer, à qui laisser un petit mot, un ultimatum, un avertissement.

— Ton chef est un imbécile, me lance soudainement le Loup.

J'aurais pu lui dire que oui, que je suis assez d'accord avec son appréciation, que l'adjectif lui convient tout à fait et qu'il est même un peu en deçà. Ça m'aurait plu. Mais je ne sais pas qui est ce type. Et pour le moment, Fangio, bon an mal an, est celui qui me paye.

— Alors, me dit-il, tu sais ou tu ne sais pas de quoi il s'agit ?

Ce n'est pas très important que je le lui dise, mais cette commande m'a été confiée par Angie, pas par Fangio. Et elle ne l'a même pas fait en personne. Ce n'est pas la première fois qu'Angie m'appelle chez moi en pleine nuit, pour me donner un travail absolument urgent. Parfois, surtout si Fangio a ou a eu une mauvaise journée, il vaut mieux que l'agence danse à son rythme à elle, la Colombienne. Parce que Angie, à qui il est arrivé de se faire passer un jour pour une Hongroise afin de filer un certain attaché culturel faux-cul, est née à Medellin. Mais ce qu'il y a de magique chez elle, c'est qu'elle peut passer sans difficulté pour une Hongroise ou une Nigériane, voire, si on l'y engage ou si c'est indispensable, pour un Hongrois ou un Nigérian.

— L'essentiel, je le sais, je lui dis. Maintenant, donnez-moi les détails ou dites-moi la façon dont vous souhaitez que je procède.

Angie m'avait expliqué, très maîtresse de l'affaire, que le client avait des problèmes avec deux de ses employées. Elles lui volaient de l'argent. Simplement. Le client, c'était le Loup, bien sûr. Et les employées, deux Albanaises du Kosovo qui géraient l'un de ses plus importants bars à putes. Le problème, d'après ce que m'a dit en vitesse Angie, c'est que ces filles, les Albanaises, s'occupent d'une trentaine de putes qui travaillent *de sol a sol* (du coucher au lever, évidemment), et que ça risquait d'être compliqué de les suivre ou de les surveiller, vu qu'aucune des deux ne parle espagnol et qu'elles ne sortent jamais de la boîte. C'est pas pour dire, mais si aucune des deux ne relâche son attention, je veux dire cesse de s'inquiéter ou oublie, la tâche de surveillance puis d'éventuel démasquage sera d'autant plus difficile, ardue, dangereuse.

La machine à café se remet en marche et le bruit, chronique et râpeux, s'introduit dans la conversation.

— Je veux parler de la façon dont vous souhaitez que nous procédions, je lui dis et j'élève même un peu la voix tout en m'approchant de lui et des vapeurs éthyliques qui flottent autour de sa gueule.

Le Loup me regarde et dans son regard, j'entrevois la redondance de mon commentaire.

— Des armes ? Tu as des papiers ? Tu peux entrer et sortir d'Europe ?

Je me tais, je ne sais pas quoi lui répondre. Je ne sais pas si les papiers qu'il me demande sont le permis de port d'arme ou celui qui me permet de rentrer et de sortir d'Europe comme Pancho de sa maison. De toute façon, les deux sont délivrés par la police et je ne pense pas que le Loup ait très envie d'avoir affaire à elle. Et vice versa.

Je lui dis que je n'ai pas de papiers.

Et je lui demande le pourquoi de sa question.

— Peut-être qu'on en a besoin, tu ne crois pas ? dit-il, et il fait une grimace comme si quelque chose le contrariait vraiment.

Je hausse les sourcils et pince les lèvres. Je regarde Manolete suspendu entre la cape et sa vie. J'ai envie de fumer. Et encore une fois, je ne sais pas quoi lui répondre.

Tout à l'heure, j'ai dit que les critères de sélection du personnel de l'agence étaient très rigoureux, mais j'ai omis un détail : Fangio se fout complètement qu'on soit dans la légalité ou pas, qu'on soit espagnol, africain, juif ou reine de coeur. Ou rien du tout, parce qu'il y en a qui ne sont rien, je veux dire qui ne sont de nulle part, qui n'ont ni père ni mère ni chien qui leur aboie dessus. Ce sont justement ceux que Fangio préfère, ceux qui se confondent avec les Indiens, dit-il, ces fantômes qui passent inaperçus, dans n'importe laquelle des villes où Fangio prend les commandes de types comme le Loup.

— Il va falloir faire avec, marmonne-t-il en hochant sa tête de loup.

Je serre plus fort les lèvres, je passe mes doigts sur les commissures, sans lever les coudes du comptoir. Manolete, de mauve et d'argent, observe

du coin de l'oeil les cornes effilées et crasseuses du taureau ; sur le dessin de l'affiche, on ne voit pas l'avenir ni le coup de corne qui le saignera, encore moins les heures d'agonie qui martyriseront le matador avant qu'il ne meure.

Je ne sais pas comment s'appelle le Loup et, sans faire trop de manières, de la façon la plus cordiale possible, je lui dis qu'il ne me semble pas que ce soit un inconvénient.

— C'est à voir, mon vieux, dit-il.

Fangio ne s'appelle pas Fangio. Il s'appelle Cazkotte, avec deux T, mais ça se prononce de la même manière que le mot *cascode*³. En fait, il s'appelle Eliseo Mauricio Cazkotte. Son nom en entier, en fait, je ne le connaissais pas au début et je ne tenais pas à le connaître. C'est le Tordu qui me l'a révélé en janvier, à l'aéroport de Saint-Domingue. Il m'a dit qu'il l'avait vu sur sa carte d'identité quand il avait dû, un petit matin, le ramener chez lui et même le mettre au lit, après lui avoir enlevé son pantalon et son pull d'un autre âge. Le Tordu a commencé à travailler pour Fangio avant moi. Il sait beaucoup plus de choses que moi. Beaucoup plus. Il passe du temps avec Angie. Et Angie plaisante et discute avec lui, ce qu'elle ne fait jamais avec moi. Je me demandais l'autre jour si ce n'est pas parce qu'il sait trop de choses qu'ils l'ont lâché, comme si les petites blagues d'Angie avaient été la pire et la plus noire des conjurations, une marque sur le dos de la veste qui signale ou dénonce : « c'est lui » ou « tu es mort » ou « tu ne sais pas ce qui t'attend » ou « va saluer qui t'encule », comme me le disait le malheureux Zabala quand un balai n'était pas correctement agencé. Il faut faire très attention dans ce boulot. N'importe qui se rendrait compte que c'est de la folie de faire passer vingt-cinq kilos de cocaïne par Barajas. Même cent grammes. Même si on la passe en mille cinq cents voyages. Heureusement je m'en suis rendu compte très vite. Sinon, je serais en taule aujourd'hui. Quel idiot ce Tordu. Je lui avais dit que Barajas est le pire aéroport pour passer de la came. La faute, c'est celle de Fangio, ou de ce pote qu'il disait avoir dans la Guardia Civil. Ce qui est sûr, c'est que Fangio ne s'appelle pas Fangio. Fangio, c'est juste un surnom. Son vrai nom, je ne le connaissais pas et je ne tenais pas à le connaître, parce que pour tout le monde il est Fangio, lui-même dit de lui Fangio et même les papiers, il les signe avec un gribouillis où l'on distingue nettement un F, grand, déployé, et après un A, un N, un G, un I et un O. Mais il s'appelle Cazkotte. Sûr qu'avec un nom comme celui-là, il vaut mieux prendre un surnom et que personne ne le sache. C'est mon avis. À Buenos Aires, c'est pire qu'en Espagne où la prononciation du Z le sauve un peu du ridicule. Mais Fangio n'est pas porteño⁴, il est jujeño. Et pourtant, il n'a pas l'air jujeño, il a l'air porteño. Qu'il soit né à Jujuy et que Fangio soit un surnom, je ne le savais pas et je ne pouvais le deviner d'aucune façon jusqu'à ce que le Tordu, au

³ *Cascotes*, gravats, décombres.

⁴ *Porteño*, nom donné aux personnes nées à Buenos Aires.

cours de l'interminable attente à l'aéroport de Saint-Domingue, avec le petit môme rempli de boulettes assis entre nous deux, me l'ait raconté.

Le Loup d'un geste bref demande un autre tord-boyau. Il fait rouler le verre entre ses doigts comme s'il essayait d'en chasser quelque chose de mauvais. Il ne me demande pas si je souhaite boire un verre. C'est un vrai loup : rusé, méfiant et mal élevé. Il serre les dents en évitant de me regarder, comme s'il cachait quelque chose ou comme s'il ne voulait pas que je comprenne quelque chose de très évident.

J'allume une cigarette et je me tourne un peu en arrière. Je regarde la rousse. Puis le vieux : il a l'air peint à l'huile, le vieux. Je souffle une bouffée, la lumière qui pénètre maintenant à travers les fenêtres m'éblouit.

Il est presque midi.

À en croire la largeur de son sourire, Bob Marley, là-bas contre le mur, loin du taureau et de la machine à café, est vivant.

— Si tu ne peux pas voyager, on est mal partis, me dit le Loup.

Je ne réponds rien. Je pense à Bob Marley et je me demande pourquoi le coeur de certains hommes, même après leur mort et leurs funérailles, continue de battre.

— Les armes ? Tu sais t'en servir ?

Je lui réponds que oui tout en tirant sur ma cigarette.

Le Loup met sa main dans la poche intérieure de sa veste et en sort une carte qu'il pousse vers moi sur le zinc. Il ne la lâche pas. Je regarde ses doigts et ses ongles. Il me dit d'aller cette nuit même, vers onze heures, à cet endroit, que là-bas son secrétaire me donnera les indications nécessaires. Il me dit d'être ponctuel.

Le mot secrétaire flotte dans ma tête comme une mauvaise blague.

— C'est tout, me dit-il.

La rousse m'observe jusqu'à ce que nos regards se croisent puis, comme si elle se sentait surprise couchée nue sur le dos, elle détourne le regard.

Ponctuel ? C'est à quelle heure, ponctuel ? C'est onze heures pile ou autour de onze heures ou environ onze heures, et ce n'est pas la peine d'être ponctuel pour arriver à environ onze heures. L'exigence naît ou est générée par les mécanismes propres à ceux qui sont habitués à ordonner, à pousser quatre gueulantes et que tout le monde se pisse dessus.

Quand je sors du bar, le jour est un autre jour. J'ai laissé derrière moi les espoirs portés par l'aube, les espoirs dont Basilio dit qu'ils ne passent jamais l'automne. Cet automne froid et pluvieux où je ne finis pas de me chercher. Je sens le vent, oui, mais le ciel, clair et bleu, enfin clair et bleu, laisse filtrer le soleil à travers les venelles étroites de la Carrera de San Jerónimo, où je me trouve soudain sans savoir très bien comment. J'aperçois les néons éteints d'une salle de bingo. Je crois que le meilleur boulot que Fangio m'ait envoyé faire, c'est celui où je suis resté des heures assis à une table de bingo. Quoique jouer soit une façon de parler, vu que

tout était arrangé d'avance et qu'il suffisait de laisser faire. Je cherche un passage piéton. J'attends que le feu devienne vert et je me laisse dépasser par les autres comme si j'étais anesthésié. Qui peut savoir à quoi nous pensons, nous les étrangers, quand nous traversons la Puerta del Sol ? Je ne pourrais pas l'expliquer avec précision. Il y a le bruit des pigeons, il y a les visages, il y a les voix du marchandage incessant. Je continue jusqu'à une bouche de métro. Un peu dans ma poche, un peu gravé dans mes rétines, je garde la carte avec l'adresse du Menchevique, un clandé dans les environs de Madrid où un acolyte du Loup m'expliquera, cette nuit même, à peu près à l'heure pile, le travail que je dois faire.

www.marcelolujan.com